Représentations de la mort et projets funéraires chez les immigrés âgés

Jacques Barou

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3096>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.3096

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2015

Pagination : 137-145

ISBN : 978-2-919040-30-8

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Jacques Barou, « Représentations de la mort et projets funéraires chez les immigrés âgés », *Hommes & migrations* [En ligne], 1309 | 2015, mis en ligne le 01 janvier 2017, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3096> ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.3096

REPRÉSENTATIONS DE LA MORT ET PROJETS FUNÉRAIRES CHEZ LES IMMIGRÉS ÂGÉS

par JACQUES BAROU, directeur de recherche émérite au CNRS.

Chez les migrants, les représentations de la mort sont loin d'être uniformes. Dans le cas des Maghrébins âgés, le choix du lieu de l'inhumation dépend de nombreux paramètres comme le maintien des liens avec le pays d'origine, l'existence menée dans la terre d'accueil, la volonté ou non d'y refonder sa lignée. Dans cette tension entre deux territoires, certains rituels se transforment, témoignant de l'évolution de leurs rapports avec l'au-delà.

La majorité des immigrés vieillissant en France aujourd'hui sont issus de sociétés aux traditions bien établies à propos de la mort et des rites funéraires qui y sont associés. Ces traditions se sont construites à partir de références aux dogmes et aux préceptes de la religion dominante, l'islam ou le christianisme pour la plupart des gens concernés, mais aussi à partir de coutumes antérieures à l'implantation de ces religions, coutumes qui ont plus ou moins persisté malgré les condamnations portées contre elles par les divers gardiens du dogme attachés à imposer une pratique épurée des diverses survivances païennes. À ce syncrétisme

originel s'ajoutent des emprunts à d'autres traditions religieuses avec lesquelles les gens ont pu être en contact à travers leur trajectoire migratoire et les effets d'une réflexion personnelle suscitée par l'expérience vécue, la rencontre avec des points de vue différents, les discussions informelles qui peuvent émailler l'existence de personnes éloignées de leur milieu culturel initial et susceptibles de rencontrer des idées radicalement différentes de celles qui y avaient cours. Les certitudes de départ peuvent être ébranlées par ces expériences et le projet par rapport à la mort et au devenir ultérieur du corps en être complètement modifié.

Chambre d'Azib Benterki. Foyer Adoma "Les Grésillons", à Gennevilliers, 1^{er} avril 2015 © CAMILLE MILLERAND

La diversité des représentations de la mort

À travers les divers entretiens menés au cours de plusieurs recherches auprès d'immigrés vieillissants, on ne peut qu'être frappé par la diversité des représentations que ces personnes se font de la mort et par celle des souhaits engendrés par ces représentations en matière de rites funéraires. Cela va de la stricte observance des préceptes dogmatiques de la religion dans laquelle on a été socialisé, avec un refus de tout compromis induit par la situation d'immigré, jusqu'à une vision très matérialiste de la mort et à une indifférence affichée en matière de rites mortuaires.

Il est difficile de déterminer avec précision ce qui provoque cette diversité de représentations de la mort et de choix en matière de traitement du corps post mortem. On peut la relier toutefois à la perméabilité des influences extérieures sur les personnes considérées, à la curiosité intellectuelle dont elles ont pu faire preuve par rapport à des traditions qui n'étaient pas les leurs et à la réflexion qu'ont pu susciter chez eux les événements qui ont marqué leur vie.

La situation présente joue aussi un rôle important. Ceux qui se sont installés durablement en France avec leur famille sont plus orientés vers l'idée d'une inhumation dans leur pays d'accueil à proximité de leurs enfants. Pour cela, ils sont plus disposés à accepter les compromis imposés par une société où la mort et les rites qui l'accompagnent et la suivent sont largement sécularisés. Ceux qui ont toujours

vécu seuls ou ont connu des ruptures familiales veulent souvent faire transférer leur corps dans leur pays d'origine ou se montrent parfois totalement indifférents.

Les idées sur la mort sont rarement exprimées avec beaucoup de détails chez cette population faiblement instruite. Les représentations qu'elle développe à ce propos s'expriment moins par des paroles que par des actes. L'attachement à certains rituels traduit l'adhésion aux croyances prescrites par le dogme et révèlent une conformité à l'idée de la mort telle qu'elle est définie précisément par les textes de la religion d'appartenance. Par exemple, le refus d'une pierre tombale et les réticences à accepter la mise en cercueil sont justifiés chez certains musulmans par le fait que cela empêcherait l'âme de quitter le corps et de s'élever vers les cieux. En même temps, ces personnes hésitent à se faire inhumer en France, sachant qu'elles ne pourront bénéficier d'une concession à perpétuité et que leur corps risque d'être jeté dans une fausse commune dans quelques générations. Ces réticences reflètent l'adhésion à l'idée de la séparation de l'âme et du corps, mais aussi à l'idée que le corps se reconstituera au jour du jugement dernier et que pour cela il doit autant que possible rester intact.

Les personnes qui appartiennent à des traditions religieuses où la croyance à la réincarnation persiste derrière l'adhésion plus ou moins formelle à une religion révélée se montreront déterminées à faire transférer leur corps dans leur pays d'origine, pour qu'il puisse être inhumé avec des chants et des musiques qui permettront à leur âme de retrouver le chemin du village et de se réincarner dans le corps d'un de leurs descendants. Ceux qui pensent qu'après la mort il n'y a plus rien justifient souvent cette idée par une vie qui les a trop mis en contact avec l'injustice et la souffrance pour laisser une place à la croyance en l'existence de Dieu et de l'au-delà. Dans cette logique, ils se déclarent souvent indifférents au lieu de leur inhumation et aux rituels funéraires d'accompagnement. Ce sont

souvent des gens assez isolés qui ne connaissent aucune pression de leurs proches pour accepter tel ou tel rituel mortuaire.

Une tendance globale au compromis

Il existe peu de travaux sur les représentations de la mort chez les immigrés de diverses origines et appartenances religieuses. Les recherches menées par Atmane Aggoun concernent essentiellement les musulmans et plus particulièrement les Maghrébins. L'étude minutieuse qu'il a menée sur les tombes musulmanes du cimetière de Thiais dans le Val-de-Marne révèle une forte tendance à l'acceptation d'un compromis entre les normes islamiques et les contraintes imposées par la législation française en matière de cimetières¹.

Il existe dans ce cimetière onze carrés musulmans abritant des tombes datant de 1952 à nos jours. Si les plus anciennes sont conformes au modèle traditionnel d'un rectangle de terre entouré d'une bordure de ciment, et sans aucune inscription en dehors de quelques rares écriteaux de bois ou de métal indiquant le nom du

décédé, son année de naissance et son année de décès, les plus récentes reflètent une tendance au syncrétisme inspiré des pratiques occidentales.

Pierres tombales et stèles sont présentes avec des inscriptions diverses, quelquefois le portrait en médaillon de la personne décédée, des plaques du souvenir déposées par la famille et les amis, parfois des fleurs. L'appartenance à l'islam est rappelée par des versets du Coran gravés sur la stèle, des signes comme l'étoile et le croissant, une vue de la Kaaba ou une main de Fatima, ce qui est totalement hétérodoxe par rapport à la règle canonique. L'auteur a même pu observer

Ceux qui se sont installés durablement en France avec leur famille sont plus orientés vers l'idée d'une inhumation dans leur pays d'accueil à proximité de leurs enfants.

1. Atmane Aggoun, "L'inhumation des musulmans en France. Étude de cas des tombes musulmanes au cimetière de Thiais en région parisienne", in Simone Pennec (dir.), *Des vivants et des morts. Des constructions de la bonne mort*, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique, 2004, pp. 303-312.

des signes reflétant des croyances anté-islamiques comme des coupelles de lait ou des flacons de parfum. Une telle évolution n'est en rien le résultat de contraintes juridiques mais elle reflète l'influence des pratiques majoritaires sur la population musulmane qui inscrit son identité religieuse dans un style occidental.

Dans les carrés musulmans, les contraintes juridiques se bornent à l'obligation de la mise en cercueil, ce qui contrarie le dogme musulman de l'inhumation du corps nu dans un simple linceul en contact direct avec la terre. La concession n'étant pas à perpétuité, les familles doivent aussi penser à son renouvellement régulier par paiement, alors qu'en Islam la mort doit être totalement gratuite et toutes les concessions à perpétuité. Pour le reste, ces carrés présentent l'avantage de répondre à d'autres obligations musulmanes. Les tombes sont orientées vers la *qibla*, les lieux saints de La Mecque. La proximité de ces cimetières avec les lieux de vie des familles permet de respecter l'obligation de l'in-

humation dans les heures qui suivent le décès, après réalisation de la toilette rituelle, ce qui est impossible avec le retour post mortem au pays, qui exige plusieurs jours. Les carrés musulmans connaissent un succès grandissant auprès des familles, qui voient là une possibilité de maintenir leurs défunts près d'elles avec un minimum d'entorses

Les carrés musulmans connaissent un succès grandissant auprès des familles, qui voient là une possibilité de maintenir leurs défunts près d'elles avec un minimum d'entorses aux règles canoniques fondamentales.

torses aux règles canoniques fondamentales. L'évolution de la décoration des tombes reflète une libre modification des pratiques funéraires résultant de l'influence de la population majoritaire. On observe aussi de plus en plus le recours à des professionnels de la mort. Devant la raréfaction des personnes de la communauté susceptibles d'accomplir la toilette mortuaire, les familles font de plus en plus appel aux pompes funèbres musulmanes qui offrent un service payant de prise en charge du rite funéraire dans sa totalité.

Choisir l'inhumation dans le pays d'accueil

Cette tendance au compromis n'est pas seulement induite par les contraintes directes et indirectes de la vie dans une société postindustrielle et sécularisée. Elle résulte aussi de discussions et de réflexions au sein des familles et des groupes d'immigrés, ce qui reflète une ouverture au monde contemporain et donne des musulmans de France une image dynamique et non celle d'une communauté fermée sur elle-même et soumise passivement aux normes et aux dogmes.

Les entretiens que nous avons réalisés auprès d'immigrés vieillissants reflètent les débats qui aboutissent aux transformations de l'idée de la mort et des rituels qui lui sont associés. Si personne ne diserte sur la signification de la mort, néant total ou passage à un monde meilleur, étape avant la réincarnation ou attente de la résurrection, les discussions autour du lieu d'inhumation traduisent surtout la projection des désirs quant au rapport à ceux qui vont rester, au lien à maintenir avec les vivants. Et ces derniers ont une influence certaine sur les choix en matière funéraire.

La plupart du temps, les enfants préfèrent que leurs parents soient enterrés en France, ce qui garantit le maintien du lien symbolique grâce à la proximité spatiale. Les parents, quant à eux, sont moins déchirés par la question d'être inhumés ou non en conformité avec leurs croyances et leurs rites que par la question du choix entre le retour auprès des ancêtres ou le maintien à proximité de leurs descendants. Se faire enterrer en France plutôt qu'au pays d'origine, c'est donner la priorité à ceux qui viennent après soi sur ceux qui ont vécu avant soi. Faire ce choix revient à s'enraciner durablement dans le pays d'accueil, à y fonder une nouvelle lignée après avoir renoncé à s'inscrire dans la continuité de la lignée du pays d'origine. C'est là une problématique qui a beaucoup plus de sens par

rapport à la condition d'immigré que par rapport aux appartenances confessionnelles.

Si les immigrés du Maghreb et d'Afrique subsaharienne sont encore très nombreux à vouloir être enterrés au pays (58,5 % des premiers et 44,5 % des seconds²), la proportion de ceux qui choisissent la France comme dernière demeure a tendance à augmenter au cours des dernières années. On peut mettre cette évolution en lien avec l'augmentation de l'immigration familiale.

Le maintien du lien à la terre ancestrale

Les choses demeurent complexes. Même si la présence en France des enfants est un facteur important dans le choix d'une inhumation dans ce pays, la décision finale n'appartient pas qu'aux immigrés. La famille demeurée au pays a souvent son mot à dire et s'efforce de faire prévaloir l'idée de la mort qui est encore dominante dans la culture originelle. Une femme togolaise qui a passé quasiment toute sa vie d'adulte en France exprime bien cette incertitude quant à la réalisation de son désir d'être inhumée en France : *"Non (pas au Togo) parce que... mes enfants sont ici... Après, ils feront ce qu'ils veulent, s'ils veulent m'emmener là-bas, si la famille réclame le corps, ça c'est autre chose"*³. Ce poids de la "grande" famille pèse encore plus sur le choix de ses parents installés en France mais restés plus proches du pays d'origine : *"S'ils décèdent ici, je ne peux pas dire : 'Je vais les enterrer ici !', sauf s'ils m'ont dit de les enterrer ici. Mais, s'ils ne disent rien, ou si la famille me dit : 'Ah non, il faut nous ramener le corps', je suis obligée de ramener le corps. Parce que ...pour eux, c'est sacré."*

Dans le cas de nombreux immigrés subsahariens, christianisés ou islamisés, la croyance au passage à l'état d'ancêtre à travers la mort est encore très vive. Même si les générations élevées en France n'ont

plus que des connaissances floues sur les rituels complexes qui assurent ce passage, la plupart des "anciens" tiennent encore fortement à devenir des ancêtres, statut suprême qui leur donnera une aura sacrée et leur permettra de reprendre vie dans le corps d'un de leurs descendants. Cette distance entre les générations fondée sur la non-transmission des croyances à l'ancestralité transparaît à travers les propos de cette jeune

Sénégalaise qui relate les vives discussions qu'elle et ses frères et sœurs ont eues avec son père à propos du choix de son lieu d'enterrement : *"C'est là-bas qu'il a toujours voulu, et il nous a déjà prévenus : 'Moi je suis pas enterré ici, c'est là-bas!' C'est comme le père à mon beau-frère qui fait partie des premiers migrants ici manjak. Il est arrivé lui juste après la guerre, il a toujours dit à son fils : 'Non, moi vous m'enterrez là-bas, pas ici.' Et pourtant voilà : la grande majorité de ses enfants,... sont des métis qui sont ici, il a toujours dit : 'Non, moi je serai enterré là-bas.' Il a déjà prévenu. Mon père, voilà, il sait que ça sera pas ici. Il a dit : 'Si vous me faites ça, je vous porte la poisse' (rires). Non, il nous a déjà prévenus"*⁴.

Le prestige du retour post mortem au pays d'origine

Pour les migrants de cette génération, les traditions religieuses africaines faisaient encore profondément sens et quelles qu'aient pu être leur vie en France et les rencontres qu'ils aient pu y faire avec d'autres cultures, le retour au pays pour l'accomplissement des cérémonies funéraires traditionnelles était perçu comme un impératif, au point de menacer leurs descendants d'une vengeance post mortem s'ils les empêchaient d'accomplir ce retour. Au fil du temps, toutefois, des compromis se sont mis

La famille demeurée au pays a souvent son mot à dire et s'efforce de faire prévaloir l'idée de la mort qui est encore dominante dans la culture originelle.

2. Claudine Attias-Donfut, Philippe Daveau, Rémi Gallou, Alain Rozenkier, *L'Enracinement. Enquête sur le vieillissement des immigrés en France*, Paris, Armand Colin, 2006. 3. Entretien réalisé en 2010 dans le cadre de l'enquête financée par la Caisse nationale d'assurance vieillesse (CNAV) sur les familles originaires d'Afrique subsaharienne. Résultats publiés dans Jacques Barou (dir.), *De l'Afrique à la France, d'une génération à l'autre*, Paris, Armand Colin, 2011. 4. Entretien réalisé en 2011, enquête CNAV, *ibid*.

en place entre les générations pour tenter de satisfaire à la fois les jeunes, partisans de l'inhumation en France, et les anciens d'ici et de là-bas, attachés au maintien des rituels funéraires traditionnels.

Agathe Petit, qui a étudié la communauté manjak de Marseille implantée dans cette ville depuis plus d'un demi-siècle, a constaté la mise en place de doubles funérailles. À Marseille, se déroulent des cérémonies syncrétiques alliant rituels catholiques et coutumes funéraires manjak. Au pays, se déroule le grand rituel du passage à l'ancestralité. Mais le corps reste en France et il est inhumé dans un cimetière local, tandis que les effets personnels du mort sont envoyés au pays dans une "valise mortuaire", double symbolique du cercueil qui représentera le décédé jusqu'à ce que son effigie sculptée dans un piquet de bois soit installée sur l'autel des ancêtres⁵.

Dans cet exemple, c'est moins le double que le rituel qui est original. Les pratiques syncrétiques se sont beaucoup développées en Afrique entre religions révélées et religions du terroir. Nous avons pu observer des doubles funérailles du même type dans les communautés casamançaises implantées à Dakar qui organisaient à la cathédrale des cérémonies funéraires à dominante catholique et

Le rapatriement du corps
correspond à un pis-aller,
à la réalisation posthume
du vœu de retour,
qui atténue le sentiment
d'échec dominant quand on
se retourne sur sa vie.

rapatriaient les corps dans les villages pour qu'ils y soient soumis aux rituels traditionnels visant à assurer leur passage à l'état d'ancêtre⁶.

Dans l'exemple marseillais, ce qui est remarquable, c'est que le rapatriement du corps au pays et son accès au statut glorieux d'ancêtre réalisent l'objectif initial de la migration. Dans ce cas précis, les acteurs impliqués résolvent la contradiction de la double absence, inhérente à la condition d'immigré selon Abdelmalek Sayad⁷. Ils laissent dans le pays d'immigration la famille qu'ils y ont fondée ou regroupée et demeurent auprès d'elle par-delà la mort en se faisant inhumer à proximité. En même

temps, ils accomplissent de façon prestigieuse le retour symbolique au village, y affichant leur statut d'ancêtre qui dépasse de loin celui du notable de retour au pays de son vivant. Le coût élevé de ces cérémonies autour de la valise mortuaire s'inscrit dans la logique des dépenses de prestige auxquelles est tenu l'immigré pour témoigner de sa réussite.

Le poids de l'isolement

Si beaucoup d'immigrés de la première génération aspirent au retour post mortem dans le pays d'origine, ce n'est pas toujours dans une logique d'accomplissement triomphal de leur destin d'immigré. C'est souvent la conclusion plus ou moins amère d'une aventure migratoire qui n'a pas apporté grand chose de positif, étant à l'origine de la rupture de liens familiaux aussi bien avec la famille présente en France qu'avec celle demeurée au pays.

Les hommes qui ont vieilli dans l'isolement, n'ayant jamais pu fonder une famille ou n'ayant pu ni voulu se faire rejoindre par elle en France, sont dans l'ensemble hostiles à un retour au pays d'origine pour y passer leur vieillesse. C'est, en particulier, le cas des originaires des pays du Maghreb vivant en foyer ou dans d'autres formes d'habitats pour personnes seules.

Selon l'enquête Passage à la retraite des immigrants, seuls 2 % des Algériens envisageraient de passer leur vieillesse au pays⁸. Les arguments qu'ils développent pour justifier ce non-retour ont avant tout trait aux difficultés pour se faire bien soigner dans le pays de départ. Souffrant souvent de diverses pathologies liées à leurs conditions de vie, ils trouvent avantage à vieillir en France où ils disposent de moyens pour se soigner bien supérieurs à ce qu'ils peuvent espérer chez eux. Ils mettent aussi en avant le fait qu'ils n'ont quasiment plus de famille au pays, leurs parents étant morts de longue

5. Agathe Petit, "Des funérailles de l'entre-deux. Rituels funéraires des migrants manjak en France", in *Archives des sciences sociales des religions*, n° 131-132, 2005, pp 87-99. 6. Jacques Barou, "El secundo funeral un ritual de separacion de los muertos y de los vivos", colloque "En torno de la muerte", Mexico, Museo de Antropología/ CEMCA, juillet 2011.

7. Abdelmalek Sayad, *La Double Absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, 1999.

8. Claudine Attias-Donfut, Philippe Daveau, Rémi Gallou, Alain Rozenkier, *op. cit.*

Foyer Adoma "Les Grésillons", à Gennevilliers, 1^{er} avril 2015.
© CAMILLE MILLERAND

date, les personnes de leur génération n'étant plus très nombreuses, les liens avec leur femme et leurs enfants, quand ils en ont eu, s'étant rompus au fil du temps. Pourtant, c'est majoritairement au pays qu'ils souhaitent être enterrés. Pour certains, il ne s'agit que d'un souhait. Ceux-là ont une représentation de la mort qui ne dépend que de la volonté de Dieu, conforme au dogme de l'islam. Ils ne peuvent que prier Dieu de les rappeler à Lui alors qu'ils se trouvent de passage dans leur pays d'origine. Mais beaucoup, tout en espérant cette mort au pays, se sont organisés pour faire procéder au rapatriement de leur corps.

"Mektoub⁹ ! J'ai de l'argent pour qu'on m'enterre auprès de mes aïeux, dans la terre natale, même si la terre est la même partout. Je préfère être enterré près de mes parents là-bas¹⁰."

"Personne ne sait quand la mort viendra ici ou là-bas. Je préfère mourir là-bas au milieu de mes proches, c'est sûr. Mais on ne choisit pas ! C'est toujours triste de rentrer dans un cercueil. Je paye l'assurance à l'Amicale pour le cercueil de toute façon. Mais l'idéal, c'est de fermer les yeux sur sa terre natale. C'est Dieu qui décide. Si tu fais du bien, ce sont les actes qui comptent, pas les belles paroles creuses. L'idéal est de ne pas trop souffrir, une mort propre, tranquille, douce¹¹...."

Cette aspiration à une mort douce, sans souffrances, est exprimée par des hommes qui font un bilan plutôt amer de leur vie et insistent sur la fatigue qu'ils en ressentent, sur la déception de n'avoir pas réussi leur projet migratoire. Si la vie n'a été que souffrances, que la mort soit au moins exempte de tourments supplémentaires.

"J'ai couru toute ma vie pour mes parents puis pour mes enfants. Je suis très fatigué, malade.

Au pays, pas de belle construction, pas de garage, pas d'étage... Une maison de pauvre ! Ma femme est malade. J'ai une fille handicapée. Nous allons être tous enterrés un jour ou l'autre. Dieu décidera¹²."

Le rapatriement du corps correspond à un pis-aller, à la réalisation posthume du vœu de retour, qui atténue le sentiment d'échec dominant quand on se retourne sur sa vie. C'est pour cela que le fait de mourir au pays est présenté comme une ultime grâce demandée à Dieu.

Dans ces entretiens, personne n'a mentionné le désir d'être enterré selon les normes de l'islam. C'est plus la condition d'immigré qui détermine le projet mortuaire que l'appartenance confessionnelle. À la limite, s'il y a une dimension proprement religieuse dans le projet de retour, elle reflète plus la survivance de croyances paysannes liées à la sacralisation de la terre. La majorité des immigrés maghrébins âgés sont issus du milieu rural et sont encore imprégnés de traditions qui se retrouvent

9. Littéralement : "C'est écrit, c'est le destin." 10. Entretien réalisé en 2007 dans le cadre de l'enquête "Les Algériens âgés vivant dans les résidences Adoma : quelles perspectives de retour en Algérie ?", rapport non publié. 11. Entretien réalisé en 2007. Voir Jacques Barou (dir.), *De l'Afrique à la France, d'une génération à l'autre*, op. cit. ; "Les Algériens âgés vivant dans les résidences Adoma : quelles perspectives de retour en Algérie ?", op. cit. 12. Ibid.

un peu partout dans le monde des campagnes. Atmane Aggoun observe qu'en Algérie, dans les villages de montagne, la sage-femme traditionnelle procède après la naissance au rite, très répandu dans de nombreuses sociétés paysannes, de l'inhumation du placenta. Après avoir "lu" le destin de l'enfant dans le placenta, elle va *"l'enterrer sous un arbre fruitier ou en face de la mosquée, pour que l'enfant soit pieux et à l'écoute de sa religion, de sa terre et de ses ancêtres"*¹³. Il en déduit que le souhait d'inhumation au village représente un retour vers cette part de soi-même qui y a été enterrée après sa naissance. C'est le cycle de la vie humaine qui est ainsi bouclé, en référence à une conception circulaire du temps propre aux religions du terroir et très éloignée de la conception linéaire qui prévaut dans les religions révélées. Que la migration ait été ou non réussie, le retour du corps de l'immigré dans sa terre ancestrale représente un moyen de restaurer la continuité du lignage, qui a été interrompue par son départ. Cela renvoie à une conception synchrétique de la mort à mi-chemin entre traditions païennes et normes islamiques.

D'autres morts que la leur

Chez un certain nombre d'immigrés âgés appartenant à des sociétés marquées par le christianisme, l'islam ou les survivances païennes, on voit se dessiner une conception très matérialiste de la mort qui appelle une certaine indifférence par rapport aux rites funéraires. La mort est perçue comme un néant et il n'y a donc guère de sens à vouloir l'entourer de rites particuliers. Les préoccupations sur le devenir du corps, quand elles existent, relèvent avant tout de considérations pratiques : *"Moi, ma vie c'est ici. Je mourrai ici, enterré ici. Je n'ai rien au pays, ni maison, ni biens, ni avenir... Je n'ai pas d'enfants. Donc je vis et quand la mort viendra, elle viendra*

*et on me mettra dans un trou. Les vers vont me manger. Je m'en fous, je ne laisse rien derrière moi"*¹⁴.

Dans ce cas-là, le néant de la mort est associé à une certaine désocialisation et à un regard désabusé sur la vie. Ce ne peut être en aucun cas "une bonne mort". Son approche se fait dans l'amertume et, en ce sens, elle apparaît comme la conclusion froide d'une vie décevante : *"J'ai combattu pour la France, j'ai travaillé pour la France et je suis rejeté ici comme là-bas. Je finirai ma vie là où Dieu décidera. Je m'en fous. La terre est la même... Adieu, bientôt le trou"*¹⁵... La référence récurrente au "trou" apparaît comme une image de l'idée du néant. Si Dieu est mentionné en parallèle, c'est de manière tellement évasive que cela traduit à minima une certaine indifférence à son existence. Malgré la perspective peu amène de se rapprocher du néant, certains y avancent pourtant avec une grande sérénité et sans amertume par rapport à leur vie, comme cet homme de 94 ans qui a passé presque toute sa vie dans le même foyer Adoma, ne s'est jamais marié et n'a jamais eu d'enfants, mais entretient des relations très conviviales avec les autres résidents pour lesquels il est un exemple d'optimisme : *"Je resterai ici jusqu'à mon dernier jour. Tu sais, la mort, c'est pareil, qu'il soit là-bas ou ici l'individu ! On est dans un trou, un point c'est tout ! Je ne me fais pas de souci. Quand tu as fait du bien dans ta vie, tu n'as pas peur... Après, nous sommes tous dans un trou à la fin"*¹⁶.

Notons aussi que les tentations suicidaires sont fréquentes chez cette population d'hommes isolés conscients de l'échec de leur projet migratoire, surtout quand les souffrances liées à la maladie s'ajoutent à cela. *"C'est affreux, affreux ! J'ai eu un problème aux artères... En 2004, on m'a coupé toute la jambe. Ce n'est pas une vie. Je voudrais mourir, vraiment mourir ! Je ne rêve plus que de ça. Ne plus me réveiller ! Plusieurs fois je me dis : je laisse le fauteuil glisser dans les escaliers et peut-être ce sera fini. Avant-hier, j'étais tellement dégoûté de la vie que j'ai prononcé la chahada"*¹⁷ et j'ai dit : *"Ça y est, je me jette"*¹⁸...

¹³. Interview donnée dans *Carnets de santé*, avril 2007, <http://www.carnetsdesante.fr/Aggoun-Atmane>. ¹⁴. Entretien réalisé en 2007. Voir Jacques Barou (dir.), *De l'Afrique à la France, d'une génération à l'autre*, op. cit. ; "Les Algériens âgés vivant dans les résidences Adoma : quelles perspectives de retour en Algérie ?", op. cit. ¹⁵. *Ibid.* ¹⁶. *Ibid.* ¹⁷. *Chahada* : profession de foi récitée en arabe classique par les musulmans dans les prières et à l'heure de leur dernier soupir.

Du point de vue canonique, il y a contradiction à réciter la *chahada* avant de commettre un acte suicidaire blâmé par l'islam, mais le désespoir et la souffrance amènent à s'affranchir des interdits, surtout si la mort apparaît comme la seule délivrance d'une souffrance physique et psychique devenue insupportable. Il n'est pas rare de constater des suicides dans ce milieu d'hommes âgés plus ou moins désocialisés, vivant dans des foyers où les relations avec le voisinage sont quelquefois inexistantes. Loin des débats qui mobilisent les responsables religieux autour de l'euthanasie, la souffrance ignorée de ces hommes anonymes vivant dans l'isolement fait son œuvre jusqu'à provoquer chez eux un désespoir qui les conduit à mettre fin à leur vie sans se soucier de ce que leur religion leur promet en retour.

La réinvention des traditions

L'attitude matérialiste vis-à-vis de la mort n'est pas la seule à être adoptée par des gens que l'expérience de la vie en immigration éloigne de leurs traditions religieuses. La vie en France permet la rencontre avec d'autres spiritualités qui, sans aboutir forcément à une conversion, influencent la vision de la vie et de la mort des personnes considérées. Ainsi, une femme de 50 ans originaire du Togo, qui vit à Melun-Sénart où s'est regroupée une importante communauté chinoise, se dit influencée par le bouddhisme. Ses souvenirs de son pays natal sont plutôt négatifs. Dernière enfant d'une grande fratrie, elle a été laissée seule avec sa grand-mère maternelle jusqu'à l'âge de 12 ans. En fait, elle lui a servi de bonne à tout faire pendant toutes ces années, maltraitée et jamais scolarisée. Ayant appris à lire à l'âge adulte, elle a épousé par la suite un coopérant qu'elle a suivi en France, avant d'en divorcer. Cette vie sans racines l'a amenée à se considérer comme une "citoyenne du monde", attirée par d'autres civilisations. Pour elle, la mort n'est qu'une

péripétie dans la continuité de son destin changeant. Pour ses funérailles, elle a opté pour l'incinération, pratique totalement étrangère aux rites funéraires en Afrique : *"Non, je ne veux pas être entermée, ni en Afrique, ni en France... J'y ai pensé déjà. J'ai dit aux enfants qu'ils me brûlent, et puis ils me mettent dans un pot et puis ils me jettent un peu partout dans le monde entier"*¹⁹.

Dans d'autres cas, les traditions originelles peuvent être repensées à partir d'une vision rationnelle acquise en immigration. Un réfugié originaire de la République démocratique du Congo repense ainsi la mort et l'ancestralité avec l'idée que c'est seulement à travers le souvenir qu'on laisse de soi que l'on peut continuer à exister dans les mémoires de ceux qui vous suivent, mais il le fait à l'africaine, en utilisant l'anecdote : *"Savez-vous que l'on meurt deux fois ! La première fois quand on cesse de respirer, la deuxième fois quand plus personne ne pense à vous. Je me rappelle un nain dans mon village qui avait planté un arbre destiné à devenir très vieux. Il disait : 'Longtemps après ma mort les gens regarderont cet arbre et diront : C'est le nain qui avait planté cet arbre'"*²⁰. C'est là une nouvelle idée quant à la possibilité d'exister au-delà de la vie. On peut essayer de rester dans la mémoire des vivants comme un souvenir, puisqu'on ne peut plus continuer à habiter leur imaginaire en tant qu'ancêtre ni revenir vivre parmi eux. De religieuse, l'idée de la mort devient philosophique et s'adapte, tant bien que mal, à un monde désenchanté.

Il apparaît donc que les représentations de la mort chez les migrants âgés, originaires ici du Maghreb et d'Afrique subsaharienne, reflètent une dynamique de changement et de compromis entre les dogmes des religions d'appartenance, les survivances des anciennes traditions et les influences diverses de la société d'accueil. Les rites funéraires associés à ces représentations sont souvent de caractère syncrétique et ont plus à voir avec la condition d'immigré dans toutes ses contradictions qu'avec les normes édictées par les différentes confessions. ■

18. Entretien 2007. Voir Jacques Barou (dir.), *De l'Afrique à la France, d'une génération à l'autre*, op. cit. ; "Les Algériens âgés vivant dans les résidences Adoma : quelles perspectives de retour en Algérie ?", op. cit. 19. Entretien 2010, enquête Cnav sur les familles africaines. *Ibid.*, p. 154. 20. Entretien réalisé en 2010, extrait de Jacques Barou, "L'idée de la mort et les rites funéraires en Afrique subsaharienne : permanence et transformations", in *Trace, travaux et recherche sur les Amériques du Centre*, Mexico, n° 58, 2010, pp 125-133.